

naire qui a souci de leurs âmes. A leur service, M. Cuoq a dépensé jusqu'aux derniers restes de lui-même, continuant de se faire enfant avec les enfants et fort peu soucieux du renom croissant que ses travaux philologiques lui avaient acquis dans le monde savant.

Ces travaux eurent pour origine une requête de M. Le Hir motivée par de téméraires assertions de Renan sur des langues qu'il ignorait, mais dont il n'hésitait pas à tirer des arguments contre l'unité de l'espèce humaine. M. Cuoq n'avait jusque-là cultivé les langues sauvages que dans l'intérêt de son ministère; mais il ne pouvait refuser d'employer sa science acquise à la défense de la vérité religieuse. Il le fit, en 1864, dans une série d'articles bientôt réunis en brochure sous le titre de *Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages de l'Amérique*. Il y revint, en 1866, dans les *Études philologiques sur quelques langues sauvages du Nouveau Monde* et donna, en 1869, une édition fort augmentée de son premier ouvrage.

En 1882, il fit imprimer son lexique de la langue iroquoise et, en 1886, celui de la langue algonquine, dont il donna encore une grammaire, publiée dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada*. M. Cuoq avait été depuis longtemps élu membre de cette Société et aussi de la *Société ethnologique de Washington*; mais jamais il ne voulut quitter sa mission pour assister à leurs séances.

Au moment de la mort de M. Cuoq, un américaniste français de grande autorité, rendant hommage à ses travaux, en tirait cette conclusion d'ensemble : « Les langues du Nouveau Monde, spécialement celles du Canada, sont, à l'égard de nos dialectes européens, dans un rapport analogue à celui d'un enfant intelligent vis-à-vis d'un homme fait. S'il n'égale pas encore ce dernier, on sent qu'il a tout ce qu'il faut pour l'égaliser un jour. » Quant à M. Cuoq lui-même, tout en faisant des réserves sur certaines de ses idées spéculatives, M. de Charencey l'appelle « un érudit de grande valeur, qui a prodigieusement travaillé et contribué plus que personne, à porter la lumière sur le sujet de ses études ».

Au zèle et à l'abnégation du missionnaire, à la piété profonde du saint prêtre, à la parfaite régularité du vrai sulpicien, à la gravité de l'homme d'étude, s'unissait dans l'originale physionomie de M. Cuoq un fond de gaieté naïve, intarissable, même de jovialité comique bien connu des confrères qui passaient les vacances au Lac. Encore à la fin de juin dernier, tout affaibli qu'il fût physiquement, on l'avait retrouvé le même à cet égard, quand, dans les premiers jours de juillet, on vit se manifester en lui une sorte d'affaiblissement caractérisé surtout par un insatiable besoin de repos et de sommeil.

Le dimanche 10 juillet, M. Cuoq fit la sainte communion et entendit trois messes à genoux, selon sa pratique ordinaire. La journée qui suivit fut des plus gaies; mais, dans la nuit du dimanche au lundi, une attaque de paralysie commença à se déclarer. La mémoire avait disparu; cependant, quand on se nommait, en s'approchant de son lit, M. Cuoq reprenait le nom, ajoutait un mot aimable et serrait la main de son visiteur en disant: « Recommandez-moi bien au bon Dieu. »